



Le Prince

DOSSIER DE DIFFUSION

LE PRINCE

Durée : 60 minutes

Accessible : dès 13 ans

Production : Compagnie Liria

Coproduction : Théâtre de Corbeil-Essonnes, Amin Théâtre – le TAG

Soutiens : DRAC d'Ile-de-France, Région Ile-de-France, Département de l'Essonne, Théâtre de Corbeil-Essonnes, Lycée Doisneau (Corbeil-Essonnes)

ÉQUIPE

Librement inspiré de l'Adolescent de Dostoïevski

Mise en scène, jeu : **Simon Pitaqaj, Gaétant Poubangui** (en alternance)

Collaboration dramaturgie : **Jean-Baptiste Evette**

Collaboration à la mise en scène et direction d'acteur : **Redjep Mitrovitsa**

Création lumières : **Flore Marvaud**

Création sonore : **Arnaud Delannoy**

Scénographie : **Julie Bossard**

Régie lumière : **Cédric Lasne**

Photographie : **Joseph Levadoux**

Stagiaire assistant mise en scène : **Paul Dussauze**

Stagiaire en diffusion et communication : **Calypso Berger**



CALENDRIER

Passés

Théâtre Le Colombier, Bagnolet (93) – 19, 20, 22, 23 octobre 2021, et 21, 22 octobre 2021 en scolaire.

Théâtre de Corbeil-Essonnes, Corbeil-Essonnes (91) – 1, 2 février 2022
(dans le cadre de l'EM/Fest)

TAG – Théâtre à Grigny, Grigny (91) – 4 février 2022 (dans le cadre de l'EM/Fest)

Théâtre Dunois, Paris 13^e (75) – 19 au 23 avril 2022, 30 avril 2022, 19, 21 octobre 2022, 26 au 28 octobre 2022.

CALENDRIER Compagnie

Le rêve d'un homme ridicule – d'après Dostoïevski et Chaplin, de Pitaqaj avec Denis Lavant : Théâtre Dunois (75), Théâtre de Corbeil-Essonnes (91)

Le Pont - d'après le roman Le Pont aux trois arches de Kadaré avec Redjep Mitrovitsa : Théâtre de Corbeil-Essonnes (91), Théâtre le Colombier (93), Festival international de Ferizaj (Kosovo), Maison des Métallos (75).

Nous, les petits enfants de Tito – S. Pitaqaj : Théâtre de Corbeil-Essonnes (91), Théâtre le Colombier (93), La Friche - Amin Théâtre (91), Théâtre de la Reine Blanche (75), IF Avignon (84), Théâtre Dunois hors les murs (75), Maison d'arrêt de Fleury – Mérogis (91), Le TAG (dans le cadre de l'Été Culturel) (91)

SYNOPSIS

Dostoïevski, en préparant son roman *l'Adolescent*, écrivait dans ses notes : “un roman sur les enfants – rien que sur les enfants – sur un héros enfant”.

Dans le spectacle *Le Prince*, j’ai gardé seulement une partie de l’enfance du jeune Arkadi Dolgorouki, dit *Le Prince*, et j’y ai mêlé l’histoire de Moussa, un jeune malien issu du quartier des Tarterêts de Corbeil-Essonnes, dit *le Perturbateur*. Sous forme de récit, Arkadi et Moussa nous racontent leurs tourments, leurs questionnements, leurs quêtes et révoltes. Une promesse d’acteur, raconter ces deux histoires en parallèle, deux destins, deux continents, deux époques si loin et pourtant qui fusionnent. Les représentations sont suivies d’un temps d’échange avec les élèves.

Simon Pitaqaj pose la question des relations père-fils, mère-fils. Des questionnements d’un enfant sur l’amour que ses parents lui portent. Stigmatisés, marginalisés et envoyés loin d’eux, pour leur “propre bien”, Est-ce là, la preuve de leur amour pour eux ?

Dans cette spirale de l’absentéisme parental, où les non-dits sont plus fréquents qu’on ne le pense, “*Le prince*”, est le témoin de ces interrogations.



NOTE D'INTENTION

Simon Pitaqaj

L'essence de cette création repose sur mon obsession, d'un des personnages que je sens récurrent dans l'œuvre de Fédor Dostoïevski, peut-être le plus autobiographique.

Au commencement les Carnets du sous-sol écrits en 1864 : dans mon adaptation est devenu « l'homme du sous-sol », et se poursuit avec « l'homme ridicule » du Rêve d'un homme ridicule (1878).

Ces deux hommes n'ont pas de nom, et vivent dans un espace étroit et leurs histoires se déroulent à vingt ans d'écart. Le premier a quarante ans, le second, soixante.

Dans l'œuvre de Dostoïevski nulle part est indiqué un lien direct entre eux mais selon moi, les deux personnages ne font en réalité qu'un. On ne connaît rien ou très peu de l'enfance et de l'adolescence de ce personnage récurrent. Cela m'a toujours obsédé ! Tout au long des créations de ces deux pièces, je me suis demandé quelle enfance avait-il eu pour devenir ce qu'il est ?! Quel est son prénom, son nom

? Avait-il une mère, un père, une sœur ou un frère ? Était-il orphelin ? Allait-t-il à l'école ? Inconsciemment, dans le spectacle « L'Homme du sous-sol », j'avais considéré mon personnage comme orphelin : « J'ai jamais pu dire pardon papa, je ne ferai plus ». Cette phrase m'a toujours interrogé ! Tout cela m'a tourmenté jusqu'à ce que je lise cet autre texte de Dostoïevski, l'Adolescent : se dessine alors devant moi l'enfance et l'adolescence de cet homme ridicule du sous-sol, car pour moi le Prince Arkadi Dolgorouki a tous les traits de caractère du personnage que j'avais mis en scène jusque-là.

Mais fouiller son enfance n'était pas suffisant, il m'a semblé nécessaire de m'interroger sur sa filiation et notamment ce lien avec son, ou plutôt, ses pères. Qui sont-ils : légitime, illégitime ? Qui est sa mère ? Le Prince a deux pères mais aucun des deux n'a voulu s'occuper de lui. Il n'a reçu aucune forme d'amour. Et pourtant pour l'auteur Dostoïevski, ce personnage est considéré comme un orphelin !

C'est « pour son bien » que les deux pères ont préféré le mettre dans un pensionnat français à Moscou à l'âge de 7 ans. C'est une enfance solitaire, enfermée sur lui-même, violente, nostalgique, rêveuse que vit Le Prince, et qui interroge la raison même de son placement par ses pères et le manque d'amour.

Ce pensionnat fait alors écho à mon travail depuis quelques années avec « les papas

sont-ils courageux ? » (un groupe d'écriture formé de pères à Corbeil- Essonnes). J'y comprends au fil des séances de travail que certains parents envoient leurs fils (que l'école publique appelle « enfant perturbateur ») dans des écoles coraniques de leur pays d'origine pour faire leur éducation. Ces enfants sont placés par les parents « pour leur bien » mais aussi et surtout pour le bien des parents à cours de solution. Ces enfants hors normes partent alors dans un pays inconnu, dont ils ne maîtrisent pas la langue, pour une éducation qu'ils n'ont pas choisie, loin de leurs proches et loin de leur pays de naissance. Une enfance perdue dans les déserts, des garçons élevés sans amour, souvent forcés à aller travailler ou faire la manche pour leurs maîtres d'école. L'école française étiquette ces enfants comme « perturbateurs », ce qui les poursuivra jusqu'à l'âge adulte. Abandonnés par le système scolaire, les parents des quartiers dits « sensibles » sont démunis face à leurs propres enfants, et trouvent une solution dans ces structures éloignées.

J'ai senti la nécessité de mettre en miroir deux destins, celui du « Prince Arkadi » et celui de « Moussa le perturbateur ». Les deux ont été placés ; l'un dans un pensionnat français catholique à Moscou et l'autre dans une école coranique à Bamako. Le Prince et Moussa sont tous les deux considérés comme des enfants en marge, stigmatisés par leur singularité. Alors les deux sont omnibulés par l'« idée » de devenir aussi riche que James Rothschild pour l'un, et PNL (rappeur d'origine des Tarterêts) ou Lionel Messi pour l'autre. Pour eux, c'est la seule façon d'exister : l'argent est le seul moyen d'obtenir le respect et accéder à la puissance pour enfin devenir libre.

Dans notre société où l'argent et la puissance sont valorisés à outrance, les deux jeunes sont amputés de leur réalité et de leurs émotions qui doivent être tuées.

Mettre en miroir deux parcours de vie c'est une façon d'interroger deux continents : l'Europe et l'Afrique, deux époques celles du dix-neuvième et vingt-et-unième, deux classes sociales, celles de l'élite et populaire. Mettre en miroir la figure du père (l'amour et l'absence), l'école et son éducation, la notion de la liberté, la jeunesse révoltée, cette façon pour mieux saisir notre jeunesse. Cette voix si loin mais brûlante du Prince résonne si fort aujourd'hui et nous laisse avec cette interrogation : ces jeunes perturbateurs, ces bâtards, les non désirés de notre société que deviendront-ils, délinquants, terroristes ? A quel avenir rêvent-ils ? Iront-ils s'enfermer dans leur sous-sol ? Seront-ils des êtres en transit ?

NOTE DU DRAMATURGE

Jean Baptiste Evette

L'injonction publicitaire, sociale et politique est là, solide et apparemment imparable : il n'y a pas d'autre moyen de vivre pleinement ses désirs et ses passions que de travailler à devenir riche, aussi riche que possible. Outre ses conséquences morales, écologiques ou sociales, cet impératif simpliste pose un problème sérieux ; comment s'enrichit-on rapidement quand les hasards de la naissance nous ont éloignés des ressources culturelles, éducatives et financières qui pourraient faciliter cette accumulation ? « Il ne faut reconnaître d'autres forces que celles qui résident dans la matière ; l'ascèse morale, de même que l'honnêteté consistent à accumuler et augmenter ses richesses de toute manière, et à satisfaire ses passions. » résumait un syllabus catholique de 1864.

Questionnant Dostoïevski de textes en textes, Simon Pitaqaj, après *L'Homme du sous-sol* et *Le Rêve d'un homme ridicule*, adapte pour le théâtre des scènes de *L'Adolescent*, avant dernier roman de l'auteur, publié en 1875, entre *Les Démons* et *Les Frères Karamazov*, mais un peu moins connu que ces derniers, dans la traduction d'André Markowicz chez Actes Sud.

Seul en scène mais accompagné d'une forêt de portraits qui convoquent les parents ou les condisciples, Simon Pitaqaj incarne le jeune Arkadi, abandonné par les siens dans un pensionnat où il est méprisé. Pour son malheur, il s'appelle Dolgorouki, nom princier s'il en est, ce qui suscite malentendus et moqueries, d'autant plus que sa naissance est illégitime. Arkadi cependant puise des forces dans une idée qui l'obsède, devenir riche, et précisément aussi riche que Rothschild, non pour mener une vie fastueuse ou pour se venger des humiliations et des trahisons qu'il a vécues, mais pour être libéré par le sentiment de puissance que donne l'argent.

Dans l'adaptation de Simon Pitaqaj, ce récit s'entrelace avec un autre, celui de Moussa, enfant bien d'aujourd'hui, d'origine malienne sensiblement du même âge, victime d'une trahison paternelle et de mauvais traitements comparables. Moussa a fait des bêtises, et son père l'a emmené au Mali sous prétexte de vacances et l'a laissé dans une école coranique...

Ces vies parallèles à plus d'un siècle de distance s'éclairent et s'expliquent mutuellement. Elles nous rendent plus accessibles les tourments d'Arkadi, donnent de la profondeur à la tentation de l'argent facile qui traverse l'esprit de Moussa, et finalement jettent les bases d'une amitié anachronique qui aide à traverser ces abîmes de solitude juvénile.

Devant les murs un peu lépreux d'un pensionnat, entouré d'une galerie de portraits, la mise en scène et le jeu font vivre la manière dont les privations, les humiliations, et surtout le défaut d'affection nourrissent chez des âmes tendres, la colère, le ressentiment, les conduites dangereuses. Ils laissent deviner les conséquences des défaillances des pères, et remuent la question lancinante et interdite : mon père a-t-il jamais aimé ma mère, ou suis-je le fruit d'un hasard malheureux ? Énigme vertigineuse de l'origine à laquelle la mise en scène donnera une forme de réponse.

Les répétitions publiques avec des classes d'école primaire de Grigny, leur attention, leurs efforts pour savoir qui, de Moussa ou d'Arkadi parlait à tel moment précis, ont établi à quel point la proposition frappait juste.

EXTRAIT

”

« Dans son pensionnat, son école au lieu de l'appeler Moussa...

Vous savez comment on l'appelait ?

Silence « le perturbateur » :

- Faites entrer le perturbateur

- Donnez un peu à manger, au perturbateur du pain sec.

- Hey, Le perturbateur récite-nous ta leçon.

- Hey le perturbateur français récite-nous les versets de Molière... (Rire)

- Mais non, le prince des perturbateurs va nous chanter une chanson de PNL :

« C'est bien plus lourd que l'mot je t'aime C'est bien plus lourd alors je t'haine

Dans la savane faut que j'presse la détente (toute l'année) »



QUELQUES MOTS SUR LA SCÉNOGRAPHIE

Un seul comédien pour interpréter le Prince, Moussa et les différents personnages qui l'habitent. Nous avons opté pour une forme alternant jeu et récit de vie, plutôt qu'interpréter les caractères des différents personnages.

La distanciation du jeu entre le comédien et les personnages est le seul moyen pour faire entendre ce texte hybride.

L'espace de jeu et la scénographie sont le monde intérieur et mental du Prince. Des murs mobiles créent différents espaces de jeu : chambre, salle de classe, square, quartier etc. Des cadres et écriteaux représentent la généalogie de sa famille adoptive, de celle rêvée ainsi que ses pensées, désirs et sentiments.

Le Prince possède un journal intime : une quantité de photos transformées, caricaturées, collées, défigurées, sur des supports comme : le carton, papier, scotch, bois, peintures etc. Avec humour et ironie, il nous présente et nous laisse percevoir le rapport qu'il a avec ses parents, le directeur de l'école Touchard, ses camarades, son village, et son ami Moussa.

Le Prince aujourd'hui a quarante ans, pour raconter son histoire il fait appel à sa mémoire. Il essaie de coller côte à côte des bribes de souvenirs et des émotions. Sa mémoire est teintée de ses ressentis, d'oublis, de fantasmes, de hontes... Ici nous traduisons l'outil qu'est la mémoire par des photos déformées, manquantes, abimées, claires, brumeuses mais l'émotion reste intacte.

Raconter l'histoire du Prince Arkadi et de Moussa c'est raconter cette jeunesse qui traverse une époque dont l'image transforme la réalité et devient réelle. Elle efface les béquilles et nie le handicap. L'introspection en est biaisée et la construction de soi en est d'autant plus difficile.

EXTRAIT DE PAROLES

LORS D'ATELIERS D'ÉCRITURE

MES VACANCES AU MALI

Un jour en 2012, mon père m'a annoncé qu'on devait aller au Mali, c'était un samedi, il avait déjà pris les billets et c'était lundi qu'on devait partir.

On a commencé à mettre nos habits dans les valises.

Lundi on est parti à l'aéroport à 12h00, notre vol était prévu à 15h00. Puis, on est monté dans l'avion pour faire une escale au Portugal et prendre l'avion qui va au Mali.

On est arrivé à 00h au Mali, on a pris un taxi pour aller chez ma grand-mère. Quand je suis arrivé dans la maison, tout le monde dormait, elle nous a emmené dans notre chambre, après on est parti dormir. Quand je me suis réveillé, j'suis parti me laver, après je suis parti avec mon oncle au zoo de Bamako, et à la pizzeria.

On n'est pas resté longtemps à Bamako, on est parti dans le village par un fleuve en canoë à moteur, et on est arrivé au village. On a fait 2 mois au village, c'était bien, j'allais pêcher des poissons avec mes cousins.

Je suis parti en forêt avec mon oncle et mon cousin, on marchait et on a vu un serpent, on a pris des bâtons et on l'a tué, puis on est rentré et on a grillé les poissons, on les a mangés.

Puis j'ai cherché mon père et là on m'a dit qu'il était parti en France que je devais rester au village seul avec mon oncle et mes cousins.

La suite j'ai pas envie de raconter.

LES PAPAS SONT-ILS COURAGEUX ?

Mr DIAWARA :

J'avais 6 ans et demi et mon frère 4 ans quand mon père nous a mis à l'école coranique...

Donc mon père nous a mis dans une école coranique car lui-même a été mis par son père. Avec mon frère, donc je suis resté 9 ans là-bas, à 70 km de mon village. Pendant 9 ans j'ai pas vu ni ma mère ni mon père.

Je ne connaissais même pas leurs prénoms. Au début j'étais un peu touché, parce que :
je vois pas ma mère,
je vois pas mon père,
j'ai oublié même leur visage
je connais personne dans ce village là.

Sauf celui qui me donnait le cours d'arabe, à part ça, je connaissais personne. Mais au bout de trois mois, j'ai oublié. Tout. Toute la famille. Et c'est formidable Parce que j'étais au milieu d'enfants comme moi, on était plus de 100 enfants, donc j'ai oublié. J'étais bien. Pendant 9 ans j'ai pas pensé ni à ma mère ni à mon père, pas un jour. J'étais bien.

Mais en 1972, quand j'ai quitté là-bas, parce qu'en 1972 c'était une année difficile, la nourriture là-bas c'était pas facile. Une année sèche.

Un jour je dis à mon frère :

- Faut qu'on retourne au village, sinon ça va pas aller,
- Comment on va aller ? On connaît pas le chemin
- Beh on va quitter le village, et après on va se renseigner. On a quitté le village, la nuit, vers 21H, on a marché à pied. Entre 21h et 6h du matin on a dépassé trois villages.

Au 4 ème village quand on est arrivé, il était 6h du matin. toute la nuit on a fait que marcher

Donc, on est rentré dans ce village comme ça.

Chez nous c'est comme ça, on n'a pas besoin de se présenter à qui que ce soit. On est arrivé, on est rentré gentiment :

- Bonjour
- Bonjour
- Mais ça va ?
- On dit, oui oui ça va.
- Vous venez d'où ?

Le village dans lequel on était il s'appelait Aorou. C'est une dame qui s'est arrêtée et qui nous regarde. On est sale, on n'a pas de chaussures, on a rien.

- Mais vos parents sont à Aorou ou quoi ?
- Non, nos parents sont à Boumera Cette dame là !

C'est de la famille à nous, famille proche, quoi.

- Boumera ?
- Oui

- Vous connaissez le nom de votre père ou de votre mère ?

- Non. J'avais un papier et je l'ai donné

- C'est qui votre père ?

- Je sais pas

Elle regarde le papier : C'est Amadou.

Ah lala elle s'est mise à crier. Des cris. Tout le monde se retourne, et croit que quelqu'un est décédé. Elle est en train de pleurer, elle crie :

- Voilà les enfants de mon oncle !!

Elle a amené de l'eau, l'a chauffée et nous a lavés, bien. Tous les vêtements qu'on avait, elle a tout jeté.

A l'époque y a pas beaucoup de voitures, c'est l'âne.

Puis on est allé comme ça sur un âne jusqu'au village Boumera.

On est arrivé au village vers 6h du matin, avant l'heure de la prière. Le monsieur il a toqué à la porte de mon père,
il a une chambre seul.

Mon père il a dit : « hum », donc il est en train de prier, donc il a compris, on attend un peu.

Il a ouvert la porte. Il a dit :

- Salam Alekoum

Mon père a répondu

- Alekoum Salam

- Voilà vos enfants.

- Mes enfants ! Quels enfants ?

- Les enfants qui étaient à Aorou

Mon père il est étonné, il nous regarde.

Mais mon frère il connaît pas son père ni sa mère. Il connaît pas, parce qu'il était trop petit.

Moi j'avais 6 ans et demi et lui même pas 6 ans.

Donc mon père nous a mis dans sa chambre, il nous a gardé là jusqu'à 8h du matin. Il a appelé ma grand-mère, avec ma mère, avec ma tante. Donc, elles sont venues, il a ouvert la porte, ils nous regardent, tout le monde pleure.

Après ma grand-mère, elle a dit :

- Mahdi

- Mahdi c'est mon frère.

- Mahdi, où est ta mère ?

Mon frère, il regarde ... Il sait pas, qui est sa mère.

Après ma grand-mère dit :

- Boutiki qui est ta mère ?

- Ma mère c'est ...

Et j'ai commencé à pleurer, nous tous on a pleuré.

Oui je me souviens quand j'ai vu mon père et ma mère pour la première fois... Comme si on était venu dans une autre famille qu'on ne connaissait pas.

On est venu comme ça, on nous a dit, c'est maman, papa, mais on ne se connaissait pas ! Et petit à petit, finalement, bon, ça s'est bien passé. Un jour, je me rappelle, mon père, il a dit :

Parce qu'à l'époque l'école française c'était obligatoire, depuis 1966.

C'est pour ça que nos parents ils ont fui pour apprendre l'éducation arabe dans un autre village. Ils ne voulaient pas que les enfants aillent à l'école française.

Donc il nous a amené au village Aorou. Mais à un certain moment, il a dit :

- Tu sais, je voulais vous amener là-bas à cause de l'école française que j'ai fui, mais je regrette.

Mes deux grands frères qui ont fait l'école française, qui ont fait des études, ils sont bien. Mais moi et mon petit frère on travaille plus qu'eux, nous sommes plus durs. Eux ils ont grandi près des parents ils ont eu la douceur, l'empathie, ils sont devenus faibles, mais nous on a grandi seuls, y a pas eu de pitié.

On est devenu très intelligent et plus productifs qu'eux.

A l'école coranique, le monsieur qui m'a appris l'arabe il a dit :

- Ici, si tu es venu pour faire des études, il y a deux choses : Soit tu vas être un bon élève, tu vas être quelqu'un qui peut travailler à n'importe quel endroit et n'importe quel moment.

Soit tu vas être un bon élève, et tu vas être quelqu'un qui peut bouger comme tu veux.

Mais tu seras toujours quelqu'un de bien.

Moi, j'ai fait ma vie dans le bâtiment et la démolition, parce que j'étais à Strasbourg, dans une grande société qui s'appelle Cardem Démolition.

Alors mes enfants... Ici on dit l'enfant perturbateur. Il perturbe l'école, les cours de tout le monde. Et on va donner ce titre à vie à votre enfant : un enfant perturbateur.

Oui on dit ça à l'école, c'est pourquoi j'ai ramené mes deux fils au Mali dans une école coranique comme moi, eh bien, c'est à cause de ça.

Donc, si on ne trouve pas de solution en France pour les enfants, moi, je n'ai pas non plus de solution. C'est pourquoi je les ai amenés au pays.

Sinon s'il reste là, c'est fini pour lui, puisque les maîtresses et les maîtres de l'école s'en foutent et l'Etat français aussi s'en fout.

EXTRAIT

”

*« Je veux devenir puissant, très puissant. Aussi puissant que Mr Touchard
Aussi puissant que Lambert
Et surtout aussi puissant que mon père. Je veux qu'on me respecte.
Devenir puissant par la richesse.*

*Je peux prouver que mon succès est garanti par les mathématiques
C'est tout simple, tout le secret tient en deux mots : constance et continuité »*





EXTRAIT

« - D'un coup tout venait de s'écrouler.

Je me suis dit : Ce voyage-là, ça nous a soudés. Pourquoi il me laisse ici, maintenant ?

Pourquoi il m'abandonne alors que j'ai que dix ans ? J'ai eu très peur de rester seul

Ouais la solitude Je connais ça.

Dans cette école, il y avait plusieurs langues, moi je ne comprenais rien.

Ils pouvaient tous m'insulter et moi je rigolais comme un gogol.

Je mangeais mal Je dormais mal

J'étais seul avec mon mal.

Dans ce pensionnat tout le monde s'amusait et m'appelait : Le perturbateur français. »



L'EQUIPE

Simon Pitaqaj - Texte, mise en scène, comédien

Simon Pitaqaj est né à Gjakovë, au Kosovo. Il se forme en France à l'atelier d'expression théâtrale Radka Riaskova et auprès du metteur en scène russe Anatoli Vassiliev. Parallèlement à son travail de metteur en scène et de comédien, il est auteur. Simon Pitaqaj a écrit de nombreuses pièces dont *P'tit Jean le Géant* (Prix Artcéna), *Hey Le Coq* et *Vaki Kosovar* conte musical, *Le Prince* librement inspiré de l'adolescent de Dostoïevski, *Les papas sont-ils courageux ?*, *Le rêve d'un homme ridicule* librement inspiré de la nouvelle *Le rêve d'un homme ridicule*, *l'idiot*, *le grand inquisiteur* de Dostoïevski et le discours du dictateur de Charlie Chaplin, *Nous, les petits enfants de Tito* (Prix CNT), *La Vieille Guerre – Bataille du Kosovo 1389* (Prix « Guerre Millénaire » du blog Le Souffleur) Adapte *Le Pont* d'après *Le pont aux trois arches* d'Ismaël Kadaré, *L'homme du sous-sol* d'après les carnets du sous-sol de Dostoïevski, *Le mariage mixte* d'après *le mariage* de Gogol, *Les derniers instants* de Pouchkine de Joukovski, Lermotov, *Le festin pendant la Peste* Pouchkine, *La légende du grand inquisiteur* de Dostoïevski.

Gaétan Poubangui – Comédien

Formé à l'EDT91 (École Départementale de Théâtre), Gaétan Poubangui suit des stages de clown au théâtre du Soleil avec Hélène Cinque et travaille les marionnettes sur *La mort de Tintagiles* de Maeterlinck (dirigé par Cécile Cholet). Il joue dans *Richard III* (dirigé par Etienne Pommeret), *Hôtel Palestine* de Falk Richter (dirigé par Sarah Chaumettes), et travaille le masque et le clown avec Jean-Edouard Bodziak, Jean-Paul Mura et Magalie Basso. Il collabore avec La Flaque (dirigé par Henri Lemaigre) et *Un Rôle à Jouer* (dirigé par Paul Platel), et participe à une lecture de textes de Guillaume Apollinaire (dirigé par Marie-Pierre Horn). Avec la compagnie Liria, ses précédentes collaborations sont en tant que comédien dans *Les papas sont-ils courageux ?* (mis en scène par Simon Pitaqaj), la lecture *Le festin pendant la peste* d'Alexandre Pouchkine *Les derniers instants de Pouchkine* de Vasili Joukovski (adaptation et mise en scène par Simon Pitaqaj), *Le rêve d'un homme ridicule* (d'après Dostoïevski et Chaplin, adapté et mis en scène par Simon Pitaqaj) . Pour sa troisième collaboration, il a joué dans *Le Prince* d'après L'Adolescent de Dostoïevski (adapté et mise en scène par Simon Pitaqaj).

Jean-Baptiste Evette – Collaboration dramaturgie

Jean-Baptiste Evette, né à Vincennes en 1964, s'est formé en lettres classiques et modernes à Paris et à Lyon. Écrivain français, il a publié plusieurs romans chez Gallimard et Plon ainsi que des œuvres pour la jeunesse, telles que *Tuer Napoléon III* (Plon, 2014) et *Le Chevalier véridique* (Anep, Alger, 2022). Avec le collectif des Grandes Personnes, il a contribué à des spectacles comme *La Ligne jaune*, *La Bascule*, et *Les Horizontaux*. Avec la compagnie Liria, ses précédentes collaborations dramaturgiques sont *Le Pont* (d'après Ismaël Kadaré, *Le Pont aux trois arches*, adapté par Simon Pitaqaj), *Le rêve d'un homme ridicule* (d'après Dostoïevski et Chaplin, adapté par Simon Pitaqaj), et *Le Prince* (d'après L'Adolescent de Dostoïevski, adapté par Simon Pitaqaj), tous mis en scène par Simon Pitaqaj. Pour sa quatrième collaboration avec la compagnie Liria, il a travaillé sur *P'tit Jean Le Géant* (écrit et mise en scène par Simon Pitaqaj).

Redjep Mitrovitsa – Collaboration à la mise en scène et direction d'acteur

Né à Paris en 1959, Redjep Mitrovitsa se forme au cours Simon. Acteur d'origine kosovare, il rejoint la Comédie Française en 1989, jouant Lorenzaccio dans *Hamlet* (mise en scène Georges Lavaudant). En 1990, il reçoit le Molière de la révélation théâtrale pour Lorenzo de Médicis. Chevalier des Arts et des Lettres (1993) et de l'Ordre national du Mérite (1999), il est récompensé en 2009 par l'Association du Théâtre Na Strats Nom de Moscou pour son monologue dans *Les Carnets de Vaslav Nijinski* (mise en scène Isabelle Nanty). Avec la compagnie Liria, sa précédente collaboration est la lecture : *La légende du Grand Inquisiteur* (adaptation et mise en espace par Simon Pitaqaj). Pour sa seconde collaboration, il a été le regard dramaturgique sur *Le Prince* d'après L'Adolescent de Dostoïevski (adapté et mise en scène par Simon Pitaqaj).

Flore Marvaud – Création lumières

Flore Marvaud s'est formée en communication et arts du spectacle. Depuis 2007, elle crée des lumières pour le spectacle vivant, travaillant avec des compagnies comme Caterina Perrazi, La Tribu, et Les Grandes Personnes. Avec la compagnie Liria, ses précédentes collaborations en tant que créatrice de lumières sont *L'Homme du sous-sol*, *La Vieille Guerre – Bataille du Kosovo 1389*, *Nous, les petits enfants de Tito*, *Le Pont* (d'après Ismaël Kadaré, *Le Pont aux trois arches*, adapté par Simon Pitaqaj), *Le Prince* (d'après L'Adolescent de Dostoïevski, adapté par Simon Pitaqaj), et *Le rêve d'un homme ridicule* (d'après Dostoïevski et Chaplin, adapté par Simon Pitaqaj), tous mis en scène par Simon Pitaqaj. Pour sa septième collaboration avec la compagnie Liria, elle a réalisé les lumières de *P'tit Jean Le Géant* (écrit et mise en scène).

Arnaud Delannoy – Création sonore

Arnaud Delannoy s'est formé dans un cursus classique en piano et violoncelle, et il apprend en autodidacte tous les instruments qui lui passent entre les doigts. Aujourd'hui, il a à son actif une centaine d'instruments à cordes, à cuivres, à bois et à percussions, d'Europe et du monde entier. Spécialiste de la diversité instrumentale, il partage désormais son activité entre la musique de théâtre et la composition de morceaux, principalement avec la compagnie l'Atelier de l'Orage, avec notamment *Ô Baobab* (mis en scène par Gilles Cuche) et *Vaki Kosovar* (mis en scène par Gilles Cuche et écrit par Simon Pitaqaj). Avec la compagnie Liria, ses précédentes collaborations, en tant que musicien a eu lieu pendant le *festival Barak'Théâtre édition 2020*, et en tant que compositeur du spectacle *Le Prince* d'après L'Adolescent de Dostoïevski (adapté et mise en scène par Simon Pitaqaj). Pour sa troisième collaboration, il a composé et joué la musique du spectacle *Hey le coq* (écrit et mise en scène par Simon Pitaqaj).

Julie Bossard - Scénographie

Julie Bossard s'est formée en arts appliqués, design et aménagement d'espaces à l'IDAE à Bordeaux, puis en décor de spectacle à l'INFA à Nogent-sur-Marne. Artiste pluridisciplinaire, elle a commencé sa carrière en 2006 en tant que plasticienne et accessoiriste avec la compagnie Méliadès. Avec la compagnie Liria, ses précédentes collaborations en tant que scénographe sont *Le Pont* (d'après Ismaël Kadaré, *Le Pont aux trois arches*, adapté par Simon Pitaqaj), *Le Prince* (d'après L'Adolescent de Dostoïevski, adapté par Simon Pitaqaj), *Le rêve d'un homme ridicule* (d'après Dostoïevski et Chaplin, adapté par Simon Pitaqaj), et *Hey le coq* (écrit par Simon Pitqaj), tous mis en scène par Simon Pitaqaj. Pour sa cinquième collaboration avec la compagnie Liria, elle a réalisé les décors de *P'tit Jean Le Géant* (écrit et mise en scène par Simon Pitaqaj).

Paul Dussauze - Assistant mise en scène

Formé Conservatoire de Versailles et diplômé d'une licence en Arts du spectacle à l'Université de Nanterre-Paris X. Il poursuit ses études à l'Université de Paris 8 en master Théâtres, performances et sociétés. Paul Dussauze assiste Sean Hardy dans la mise en scène de la pièce *A Midsummer Night's Dream* de Shakespeare. Paul Dussauze réalise la mise en scène en adaptant *Anéantis* (de Sarah Kane au Théâtre Darius Milhaud) et *La Pièce à Deux Personnages* (de Tennessee Williams). Avec la compagnie Liria, ses précédentes collaborations sont la lecture *La mort du poète* de Vasili Jaukovski (adaptation et mise en scène par Simon Pitaqaj), et en tant qu'assistant à la mise en scène dans *Le rêve d'un homme ridicule* (d'après Dostoïevski et Chaplin, adapté et mis en scène). Pour sa troisième collaboration, il a été assistant à la mise en scène dans *Le Prince* (d'après L'Adolescent de Dostoïevski, adapté par Simon Pitaqaj).

Presse Compagnie

Focus par le journal La Terrasse

22

focus

La compagnie Liria: la liberté en partage

Liria signifie liberté en albanais. La compagnie, créée au lendemain de l'indépendance du Kosovo, axe son travail sur le texte, le corps et les objets. Elle fabrique des spectacles intenses, dans une langue inventive à la poésie écorchée, avec « des comédiennes et comédiens italiens, africains, maghrébins, français, croates, aussi des vieux d'EHFAD, des mamans maliennes, une Algérienne et Marilyn », comme dit Simon Pitaqaj, son directeur. Bouleversante d'humanité, sidérante de justesse, souvent drôle puisqu'il faut rire du malheur, l'œuvre qu'élabore la compagnie Liria est passionnante. Installée en résidence à Corbeil-Essonnes, elle y fait dialoguer le territoire et le monde.

théâtre

Entretien / Simon Pitaqaj

Pour un théâtre nourri de l'humain

Metteur en scène et comédien, dramaturge et conteur, Simon Pitaqaj a installé la compagnie Liria à Corbeil-Essonnes où il travaille à constituer un répertoire original qui tisse trame humaine et chaîne théâtrale.

Comment êtes-vous arrivé à Corbeil ?

Simon Pitaqaj : Avec Nous, les petits enfants de Tito, en 2017, l'équipe du théâtre de Corbeil cherchait une compagnie qui pouvait travailler avec des jeunes en rupture sociale sur les thèmes qu'abordait cette pièce. La compagnie Liria a donc été accueillie en résidence, assortie d'un soutien à la production et à la diffusion. Avec une vingtaine de jeunes, nous avons mêlé récits de vie et fiction, réécriture et mise en scène, et créé Boulevard made in France. Puis, avec des femmes issues de l'immigration, notamment maliennes, nous avons commencé un travail sur l'identité, l'origine, la double culture, les enfants perturbateurs, qui a donné Les Mamans courage, un livre et plusieurs représentations. Tout ce travail s'est ensuite développé avec Les Papas sont-ils courageux ? et La Parole révèle des femmes. Ce projet est né de la demande d'une association qui avait vu Les Mamans courage et voulait rendre hommage à une femme déterminée du quatrième étage par son mari, évincement qui avait traumatisé le quartier. Pour interroger la violence faite aux femmes, nous avons recueilli leurs témoignages au local de l'association Arc-en-Ciel du quartier de l'Ermitage. Nous sommes ensuite allés dans un autre quartier, les Tarterêts, avec l'association Falato, jusqu'à organiser des expositions au théâtre de Corbeil et dans les médiathèques, et un spectacle où ces femmes apportent leurs voix et leurs récits avec courage, confiance et dignité.

Comment ces témoignages nourrissent-ils votre création ?

S. P. : J'aime entendre ces voix et aussi la langue qu'elles parlent. Un français cabossé, retors. Ça m'amuse d'en jouer et d'amalgamer le mélange entre l'écriture et l'oralité. La main écrit et arrive à formuler ce qui est dit à l'oral en le complétant. Il faut ensuite que l'écrit soit audible : cet aller-retour me passionne. Ces femmes, sur scène, donnent sans vouloir donner, dans un présent parfaitement adéquat à l'essence du comédien. C'est à cet endroit que ça me touche.

« Ce qui me passionne dans les mythes, c'est la manière dont ils habitent le quotidien. »

Ce lien entre oral et écrit nourrit aussi votre travail pour les mythes...

S. P. : Les légendes et les contes sont traditionnellement racontés et doivent passer par l'écrit pour être dits sur scène. Je m'en inspire comme je le fais des témoignages, pour les rendre à ma manière. Comme si je les devrais pour mieux les raconter. Ces allers-retours me permettent de trouver ma langue à moi. Le Prince a été construit selon ce principe, sous la forme d'un dialogue entre Arkadi, personnage de L'Adolescent de Dostoïevski, et Moussa, un jeune des Tarterêts. Deux époques, deux



© Liria

continents, deux langues, mais les mêmes problématiques. Ce qui me passionne dans les mythes, c'est la manière dont ils habitent le quotidien. Ça a commencé avec La Vieille Guerre et la naissance du mythe du Kosovo à la bataille du Champ des Morts, en 1389. Il est passionnant de comprendre comment les légendes se créent et comment leurs personnages nous animent encore aujourd'hui. C'est ce que j'ai fait avec Le Prince.

Dans *Le Prince*, vous mêlez toutes ces sources...

S. P. : *Le Prince* est aussi né d'une légende. Ce spectacle interroge la manière dont la fiction révèle l'histoire et comment l'histoire devient fiction. Comment se débrouille-t-on avec le passé ? Le passé est-il est, douloureux, ou lui rend-on sa violence pour pouvoir vivre avec ? Le théâtre permet de restaurer le temps et de voir ce qu'on peut faire du passé pour qu'il ne demeure pas statique. Je viens moi-même d'un passé tragique : que dois-je en faire ? Quand j'ai commencé le théâtre, je ne savais pas que j'allais faire ce voyage passionnant et excitant. La rencontre avec les habitants de Corbeil et surtout avec

les femmes m'a beaucoup appris. Sur les femmes, évidemment, mais aussi sur moi-même, sur les clichés véhiculés : cela m'a permis d'avancer humainement et artistiquement.

Que raconte *Le Prince* Jean le Géant ?

S. P. : Tout part d'une rencontre entre un Kosovo et un Algérien, qui a quitté l'Algérie après la décennie noire pour vivre sans papiers en France. Le Kosovo y est arrivé dans les années 90, comme moi. J'ai eu envie de jouer avec les clichés. Qui sont ces deux personnes ? Qui est le héros ? Un criminel de guerre, un terroriste ou la victime ? Qui est l'Albanais ? Un malin, un mal, un trafiquant et un voleur, comme le voudraient les médias ? La pièce se déroule en trois tableaux. Après la rencontre, on plonge dans une espèce de rêve qui nous ramène vers une légende lointaine et horrible. Ces hommes racontent-ils leur vie ou la légende ? Comment la légende éclaire-t-elle leur identité et les pousse-t-elle à se raconter ? Les femmes de la légende viennent alors hanter le récit en l'accompagnant et on découvre l'identité de chacun. Avec ce spectacle, j'arrive non pas à une conclusion, mais plutôt à l'affirmation d'un champ d'écriture, qui m'amène à réfléchir sur ces êtres humains en transit, ce qu'évoquait déjà *Le Prince*. Pourquoi sont-ils en transit, pourquoi ne peuvent-ils pas en sortir, combien de temps dure ce transit ? Je ferai une lecture de l'histoire transi le 11 novembre et d'autres projets naîtront autour.

Le Prince à Corbeil. Théâtre La Colombine, 20, rue Marie-Anne-Colombine, 91170 Bagneux. Du 7 au 11 novembre 2023 à 20h30 (tous les jeudis) : représentation solitaire jeudi et vendredi à 14h30.

Le Prince à Paris. Théâtre de Corbeil-Essonnes, 22, rue l'Éclaircie, 91000 Corbeil-Essonnes. Du 8 février à 14h30 et le 5 à 20h30 et 22h30. Du 11 novembre à 18h, location de 2300 euros pour le Théâtre La Colombine.

octobre 2023

314

la terrasse

Le répertoire de la compagnie Liria

Après la création de *Nous, les petits enfants de Tito* en 2017, *Le Prince*, d'après Ismail Kadaré, en 2018, *Le Rivage d'un homme ridicule*, en 2020, et *Le Prince*, librement inspiré de Dostoïevski en 2021, la compagnie Liria continue sa route avec *Le Prince Jean le Géant* et le conte musical jeune public *Ney le coq*.

Simon Pitaqaj le reconnaît avec l'élégance et l'amour qui le caractérisent : il ne parle « que de la guerre, des conflits, d'insécurité, des morts, des disparus, des violés », non pour s'y complaire, mais parce que la vie des humains, comme la sienne, est ainsi faite. Son théâtre « ne prétend pas offrir des solutions, mais offre des pistes à suivre, comme autant de voies possibles pour interpréter nos grandes interrogations sur le monde ». Les contes ancestraux s'inscrivent dans les chœurs, les légendes dialoguent avec les récits intimes, l'argot fertilise les grands textes, la scène devient le lieu de rencontres inattendues pour créer de nouvelles œuvres qui appar-



Le Prince Jean le Géant

tiennent autant à l'acteur-metteur en scène qu'à l'acteur et au spectateur.

Théâtre de Corbeil-Essonnes. représentations du 8 au 10 novembre 2023. Colombine au théâtre de Corbeil-Essonnes.fr

Projets de territoire et festival

La compagnie poursuit sa résidence culturelle à l'EHFAD Galignani et organise chaque été le festival Barak Théâtre. Elle mène également des ateliers d'écriture et théâtre : *La Parole révèle des femmes* et *La Beauté du souvenir*.

« La Beauté du souvenir fait partie d'une urgence », dit Simon Pitaqaj : un projet humain et artistique qui transforme l'EHFAD Galignani en lieu de vie, de création et de diffusion. Des ateliers toute l'année, un spectacle le premier vendredi du mois, des expositions et « les vieux, les enfants et les habitants de Corbeil » réunis ensemble, dans le rêve d'une vie commune possible. Le travail avec les femmes des associations Arc-en-Ciel, Falato et les Gilets Jaunes relève de la même volonté de faire circuler la parole et de permettre l'apaisement des blessures et des peurs. Quant au festival Barak Théâtre dans les parcs des quartiers de Corbeil-Essonnes, il est aussi un pari lancé 2020 et désormais installé, avec « un théâtre en bois, des ateliers, des spectacles,



La Beauté du souvenir

des rencontres et des échanges » pour que tous participent au festin du sens.

Le Prince Jean le Géant à Paris. Théâtre de Corbeil-Essonnes, 22, rue l'Éclaircie, 91000 Corbeil-Essonnes. Festival Barak Théâtre dans les parcs des quartiers de Corbeil-Essonnes pendant l'été. Informations sur lriacompany.com

Focus réalisé par Catherine Robert

Compagnie Liria
Théâtre de Corbeil-Essonnes, 22, rue l'Éclaircie, 91000 Corbeil-Essonnes
lriacompany.com

Presse Compagnie

Le Pont d'après Le Pont aux trois arches d'Ismail Kadaré Théâtre Le Colombier, Bagnolet, 2018

« On est là dans un théâtre qui délaisse le temps présent pour remonter aux origines. [Mediapart, Jean-Pierre Thibaudat](#)

« Simon Pitaqaj, avec ce diamant noir théâtral, ne fait pas seulement œuvre d'orfèvre mythologue : il fait de la scène l'espace pacifique de la parole réconciliatrice. » [La Terrasse, Catherine Robert](#)

« Deux pièces de Simon Pitaqaj invitent à découvrir une langue dramaturgique et poétique forte qui nous ébranle. Le Pont, d'Ismail Kadaré et Nous, les petits enfants de Tito de S. Pitaqaj » [L'Humanité, Marina Da Silva](#)

Nous, les petits enfants de Tito de Simon Pitaqaj - Prix ARTCENA Théâtre La Reine blanche, 2018

« Le spectacle écrit et magistralement interprété par Simon Pitaqaj est une des meilleures analyses politiques du moment. » [Journal La Terrasse, Catherine Robert](#)

Le Prince, d'après L'Adolescent de Dostoïevski Théâtre de Corbeil-Essonnes, 2021

« Humour, ironie grinçante, cocasserie juvénile, la performance de Simon Pitaqaj regorge d'énergie – dynamisme et folie -, bel élan rageur et souffle vivant » [Hottello, Véronique Hotte](#)

« Comme la mémoire qui brouille et exacerbe le réel, la mise en scène exprime au-delà des mots toute la force du ressenti, des hontes et des blessures.» [Journal La Terrasse, Agnès Santi](#)

Le Rêve d'un homme ridicule, d'après Dostoïevski et Chaplin Théâtre Le Dunois, 2022

« L'adaptation est efficace ; il y a un souffle, c'est indéniable. Il y a surtout les comédiens, tous très bons, la mise en scène brillante et l'incroyable interprétation de Denis Lavant. » [RegArts, Gérard Noël](#)

« Le spectacle est évocateur avec cette ambiance du théâtre de l'Est où réalisme cru et merveilleux se mêlent pour créer une atmosphère poétique et inquiétante à la fois. Évocateur de ce théâtre l'est aussi le jeu avec les objets, le bois et l'expression corporelle pour exprimer les sentiments et les états d'âme. » [Hottello, Louis Juzot](#)

[Les articles de presses des créations de Simon Pitaqaj](#)

COMPAGNIE LIRIA

*« Le théâtre, c'est une façon de décroisonner le quotidien
et ouvrir des chemins différents pour mieux s'approprier le réel »*

Simon Pitaqaj

La Cie Liria est soutenue par le Conseil Régional d'Île de France dans le cadre du dispositif Permanence Artistique et Culturelle, l'agglomération Grand Paris Sud et l'Etat dans le cadre de la politique de la ville.

La Cie Liria a été créée en 2008. Le théâtre est une façon de décroisonner et d'ouvrir des chemins différents par la rencontre de l'inconnu. Il n'est pas seulement un divertissement : il doit bousculer, provoquer, submerger... pour finalement faire réagir et réveiller l'intime jusqu'à faire rejaillir cette voix intérieure qui fait vivre nos rêves étouffés par notre raison, la vie. Il propose une autre façon de vivre, de rêver : ne plus être effacé de son existence. Peut-être ! Finalement, la Cie Liria cherche à élargir les perspectives pour donner la possibilité d'aller au bout de nos désirs intimes.

Au fil des créations de la Cie, on voit se former des ponts et des correspondances : les légendes albanaises qui ont marqué l'enfance de Simon Pitaqaj répondent aux questionnements auxquels il fait face aujourd'hui. Les contes s'invitent dans les cités, les mots et l'argot se mêlent aux « grands textes » pour créer de nouvelles œuvres... La scène devient un lieu de rencontre improbable, qui appartient autant à l'auteur-metteur en scène, qu'à l'acteur et au spectateur.

Le travail de Simon Pitaqaj se nourrit des rencontres, se construit à partir des témoignages récoltés. Ses textes entrelacent littérature, légendes et poèmes. Tout ce travail de territoire fait écho à son écriture. Sans ça, il n'aurait pas écrit : Nous les petits enfants de Tito, P'tit Jean le Géant (tous deux lauréats Artcena) Le Prince, Vaki Kosovar, Hey Le coq ou bien Le rêve d'un homme ridicule. C'est dans cette veine que Simon Pitaqaj poursuit son travail d'écriture et de plateau. Plusieurs créations, dont L'homme transit, sont en chantier.

CONTACT

Compagnie Liria :

Maison des Associations

15 avenue de Strathkelvin 91100 Corbeil-Essonnes

Artistique : Simon Pitaqaj

liriateater@gmail.com

06 63 94 93 65

Administration : Marine Druelle

compagnieliria@gmail.com

Coproduction : Théâtre de Corbeil-Essonnes, Amin Théâtre – le TAG

Soutiens : DRAC d'Ile-de-France, Région Ile-de-France, Département de l'Essonne, Théâtre de Corbeil-Essonnes, Lycée Doisneau (Corbeil-Essonnes)

Remerciement : Claude Maurice Baille, Sevane Sybesma, Maximilien Neujahr, Raphaëlle Trugnan, Olympe et Eva, Rassidi Zacharia, Benoit Hamelin

